

l'ai prié souvent quand ce vieux chapeau était neuf.³

À mon grand désappointement, je n'ai pas retrouvé cette jeune et vive et spirituelle chanson, toute française d'allure, si sérieuse sous un air badin, au nombre des lais de M. Ferguson ; dans le fait, elle y eût été un peu dépaycée et hors du ton général du recueil. Mais ce qui m'étonne, c'est que dans la collection où je l'ai lue, elle ait été gâtée par un couplet final plus royaliste que poétique en l'honneur de Georges IV. On a jugé à propos d'y qualifier d'honnête gentilhomme et de noble prince, ce roi que lord Byron, dans son *Avatar irlandais*, qualifiait de Vitellius et de despote glouton. Serait-ce l'homme mûr qui aurait ici corrigé le jeune homme ?

Ah ! lorsque tout change sans cesse
Au passé pourquoi rien changer ?

dirait encore Alfred de Musset, et pourtant c'est le jeune homme qui avait raison quand, feignant de rire, il pleurait sur son cher Parlement national, quand il maudissait les marchands qui avaient vendu son pays, quand il célébrait les droits reconquis de l'Irlande, quand il touchait d'une main délicate deux des plaies vivantes et saignantes de son infortunée patrie, l'absentéisme et la misère. S'il y avait, je ne dis pas un reproche, mais un regret à lui exprimer, ce serait d'avoir effleuré un sujet pareil et de n'y être pas revenu plus hardiment avec la sonde : ce serait de n'avoir pas traité plus sévèrement ces landlords dont la plupart exercent leurs droits, nous dit-on, avec une main de fer et nient leurs devoirs avec un front d'airain⁴, ce serait de n'avoir pas fait appel à la pitié,

à la justice, à la charité chrétienne du législateur en faveur d'une nation qu'on nous représente "guillotinée par la loi †." Que M. Ferguson me permette de le lui dire : nous avons le droit d'attendre plus de lui que de tout autre poète irlandais ; le nom et le talent obligent. Si chacun en Irlande a des devoirs à remplir, le sien serait surtout d'inspirer, de consoler, de calmer, d'apaiser, de relever et d'affermir, dût-il être méchamment traité de poète du fénianisme !

La poésie anglo-irlandaise n'aura-elle donc pas son O'Connell comme l'éloquence ? Ah ! le bien inspiré que celui-là ! le merveilleux consolateur ! le vrai politique ! le pacificateur incomparable ! et quelle verve ! quelles pensées ! quels sentiments ! quelles vues élevées ! quel lyrisme ! Par malheur, il ne chantait pas ses poèmes, il les parlait. La forme rythmique lui manqua toujours. Mais qu'on se figure un barde, une harpe à la main, debout sur les hauteurs fameuses de Tara et chantant en présence de cent mille patriotes ! chantant non pas en anglais mais dans la langue de ses pères les destinées de son pays, ses malheurs et ses espérances ! Quand quelques mots celtiques mêlés aux discours anglais du Libérateur électrisaient ceux de ses auditeurs qui ne le comprenaient qu'à ses gestes, quelle tempête des strophes entières en langue gaélique n'auraient elles pas fait éclater ?

À défaut de cette langue qui ne se taira jamais, je l'affirme en dépit des présages sinistres de M. Ferguson, et qui se fera entendre à son heure, je prêterai bien volontiers l'oreille à de nouveaux lais du Guél de l'Ouest, car loin de

³ Le *Times* du 25 février 1857. Cf. l'excellent article du P. Adolphe Perraud, dans le *Courrier* du 25 mars 1859.

† Le Dr. Drennan, *Wake of William Orr.*